



Le poète des bords de mer

Patrick Sirot

Je cherchais à écrire une histoire entre réalité et fiction, ou mieux encore, la dissolution de l'une dans l'autre. Une histoire qui s'incarnerait par la rencontre de vrais gens avec des fantômes issus de mon imaginaire, une sorte de chronique documentaire chimérique qui tiendrait à la fois de l'enquête journalistique, voire policière, et du conte mythologique. Je souhaitais inventer une nouvelle forme de littérature, mixage de descriptions précises de lieux existants, de personnes vivantes et de digressions du réel. L'hybridation impossible, un métissage paradoxal : un romanescque objectif, l'alliance de la minutie du réparateur d'horloges et des divagations surréalistes d'un psychopathe créateur.

Je voulais du neuf. J'attendais un prétexte.

Neuf, justement, c'est le nombre de personnes que « le poète des bords de mer » a assassinées froidement lors de ces dix derniers mois — sept femmes et deux hommes. C'est un journaliste de *Var-Matin* qui l'a surnommé ainsi. Chacune des victimes a été retrouvée sur une plage différente du littoral, entre Bandol et Hyères-Palmiers, un alexandrin écrit à l'intérieur de la paume de sa main gauche, à l'encre bleue.

L'enquête piétine, les gendarmes chargés de l'affaire pensent à un détraqué et orientent leurs recherches vers les centres d'aide psychiatrique de la région. Je suis avec grand intérêt l'avancée des investigations. Les journaux citent un témoin qui aurait aperçu un rôdeur près de l'anse des deux magots, une crique aux alentours de Toulon : interrogé par la police plus de six heures, et après vérification des incohérences du témoignage, l'homme est finalement relâché. L'empressement des médias à offrir au public de l'inédit m'interroge sur la qualité de l'information, c'est pourquoi je décide de rencontrer l'auteur de l'article signé « M.M. ». J'obtiens son numéro de téléphone par un ami photographe qui lui vend de temps à autre des clichés. Je l'appâte en lui disant que je suis prêt à lui fournir des renseignements sur

une sombre histoire de proxénétisme concernant l'un des notables de la ville. Je lui donne rendez-vous à la terrasse de « La Civette », vers dix-neuf heures.

J'arrive le premier, je commande une pression, je l'attends. Je regarde les passants traverser la place du Mûrier de long en large, du port au centre commercial. Je les compte : à chaque dizaine, je dessine une croix au stylo à bille sur le ticket de caisse. Quarante-six, quarante-sept... un homme grand, cheveux ébouriffés, vêtu d'une chemise à fleurs aux manches courtes, d'un jean taille basse et de bottes en cuir, interrompt mon inventaire oulipien avec un « bonjour » à peine audible broyé par le masticage nerveux de sa pâte à mâcher. Je l'invite à s'asseoir. M.M. aborde, sans préambule, le sujet qui nous réunit en cette fin d'après-midi. Il est impatient de connaître le nom du bourgeois qui s'encanaille et défoule sa libido dans les quartiers de la basse ville. Je lui avoue mon mensonge et m'excuse de ne pas avoir trouvé d'autres solutions que ce douteux stratagème pour prendre contact. Il est déçu mais sa curiosité professionnelle l'incite à accepter le dialogue ; il est intrigué par le personnage que je lui propose. Je m'invente devant lui une vie solitaire d'écrivain exigeant qui attend depuis dix ans d'envoyer le manuscrit qui bousculera la littérature contemporaine ; j'improviser une belle assurance, discours sur l'importance du réel et fustige ces créateurs de « personnages » qui ne réussissent plus à nous proposer que des fantoches auxquels eux-mêmes ont cessé de croire. Il m'écoute, attentif. Je me réfère à Nathalie, Marguerite et Alain, Claude, Jean et Eugène, et Samuel bien sûr, appelant par leurs prénoms les écrivains du Nouveau Roman pour donner de la crédibilité à mon parcours d'intellectuel. Sans retenue, avec une prétention peu commune, je n'hésite pas à énoncer ma volonté de dépasser cette aventure d'écriture qui date d'un demi-siècle. Je le vois subjugué par ma rhétorique. J'en profite. Je lui explique ma nécessité de coller au plus près de la réalité : le moindre détail, fût-il sans importance ni conséquence, pourrait devenir, par sa description minutieuse, la clé de voûte de mon œuvre.

Le charme opère. Les personnes imbues d'elles-mêmes exercent souvent une fascination malsaine sur leur auditoire. Il est assujéti à mes gestes, à ma voix, ses mâchoires tout à l'heure frénétiques sont maintenant immobiles. M.M., ahuri, est en mon pouvoir. Je lui demande de m'exposer avec précision tout ce qu'il sait sur cette affaire, notamment à propos de ce récent témoignage. Il avale sa salive avec peine,

inspire bouche ouverte, l'émotion fait frémir le timbre de sa voix. Il me raconte où, quand et comment les différents homicides ont été commis.

Je prends des notes :

« La première femme, le sept du mois de juin, a été tuée à six heures du matin ;

- le deuxième des neuf, le plus âgé, est un vieux veuf étouffé avec un oreiller ;

- au mois de décembre, une autre est trouvée sous la cendre derrière un rocher ;

- un quatrième corps est découvert par un chien : une jeune fille, la peau percée d'aiguilles ;

- le cinquième a été noyé ;

- le sixième, une femme, a été égorgée ;

- les trois derniers ont été recouverts de sable, tous poignardés par derrière. »

J'en reviens à ce témoin hasardeux qui confond les jours, les heures et les lieux mais qui, à en croire la presse, reconnaîtrait l'assassin s'il se présentait à lui. Il me dit que c'est un brave homme, simple, qu'il porte une moustache, est toujours bien coiffé. Il habite une petite maison en bord de mer à l'Aygade, un héritage de sa mère, une ancienne bistrotière qui tenait un bar de nuit dans le quartier du petit Chicago, à Toulon. Il bricole, des coups de main par-ci par-là, vide les greniers, retape des objets, des pendules surtout, qu'il revend le dimanche aux puces. « En somme, un homme à tout faire », dit-il en souriant.

Je pense, irrité, que tout faire ne l'autorise pas à dire n'importe quoi.

M.M. me certifie que la parole de cet homme est fiable, que les gendarmes ont bâclé le travail : la nuit du quatrième crime, il a déclaré avoir vu distinctement, près de la crique de l'anse des deux magots, un homme tenant un paquet d'aiguilles à tricoter sous son manteau. Je demande au journaliste d'organiser une rencontre avec le témoin. Comme hypnotisé, il répond seulement : « Quand ? »

Demain soir, vingt-deux heures. La plage de l'Ermitage serait un bon lieu de rendez-vous. Il accepte, vérifie si son verre est vide, essuie de sa langue une dernière goutte. Nous nous saluons, je le regarde partir. Il se retourne plusieurs fois puis disparaît dans la nuit qui vient de tomber.

*

Je devine, en bas, la silhouette d'un homme. Il est assis sur le sable. Je vais le rejoindre par la piste pentue qui descend jusqu'à la mer. La nuit est claire et l'endroit désert. La découpe de la côte qui entoure la presqu'île de Giens est complexe : les pins penchés, les rochers petits et gros, les bandes de terre qui avancent dans la mer recouvertes de cailloux se succèdent tour à tour. Les trous dans la roche forment des abris pour les mouettes, et les cavités les plus vastes et profondes de la paroi sont autant de cachettes pour les amoureux, ou les personnes malintentionnées souhaitant dissimuler l'objet d'un méfait. La plage de l'Ermitage se cache dans l'une de ces criques étranglées par le littoral rocheux.

Mes pieds nus s'enfouissent dans le sable, sans bruit. J'ambitionne de m'accoler à lui, au plus près, sans qu'il puisse percevoir une autre présence que la sienne. J'augmente le rythme des battements de mon cœur pour qu'il se confonde avec la cadence du sien. Je me dissous dans son espace. Je disparaiss dans son ombre que la lumière de la lune dessine sur la dune. Sa tête se penche, souvent, sur son avant-bras. Il observe sa montre et la nuit qui avance. L'heure du rendez-vous est depuis longtemps passée, mais il attend impassible. Il roule entre ses doigts ces petites boules de poils que l'on trouve sur le rivage et commence à chanter une étrange comptine. Immobile, dissimulé dans la pénombre, je l'écoute et fredonne avec lui :

Le un ne s'est pas levé

Le deux s'est ennuyé

La trois fut enfumée

Et la quatre piquée

Je suis la, la, la, l'as

Le bel assassin qui passe

Et je me débarrasse

De tout ce qui dépasse

Le cinq ne sait pas nager

La six s'est coupée

Et sept et huit et neuf

Avec un couteau neuf

*Je suis la, la, la, l'as
Le bel assassin qui passe
Et je me débarrasse
De tout ce qui dépasse*

Un son sourd s'amplifie de pas en pas, il interrompt notre chansonnette. Un homme plutôt grand descend par le sentier. Je crois reconnaître, dans sa démarche désinvolte, le journaliste de *Var-Matin*. Il se poste devant moi. C'est bien lui.

Il me demande : « Il n'est pas venu ? »

Je m'interroge : de qui parle-t-il ?

Il répète, plus fort : « L'écrivain, il n'est pas venu ? »

La situation serait comique s'il ne s'agissait pas de mon absence, plus encore de mon inexistence. Il insiste, son visage grossit et rougit, il crie, sa voix emplit l'espace de la crique et ricoche sur la falaise, son écho se propage jusqu'au large.

Une violente migraine me paralyse. Je me souviens, je tombe. Après, plus rien.

*

Le soleil de l'aube frappe mon visage. Pour éviter ses rayons, je me tourne du côté de la chambre opposé à la fenêtre. Ma main droite accompagnant ce demi-tour termine son mouvement dans une flaque d'encre. Assis sur mon lit, je regarde stupéfait la tache qui se diffuse dans les fibres du textile. Elle dessine des volutes.

Je constate que j'ai dormi habillé et que l'encre de mon stylo a fui, elle a traversé ma poche et maculé le drap. Le petit carnet dont je ne me sépare jamais, échoué sur le sol, laisse entrevoir les lignes d'une écriture inconnue. Des vers circulent nerveusement de la page de gauche à celle de droite, numérotés de un à dix, les caractères à peine déchiffrables :

1° Le monde a pour vos sens des attraits superflus / Mais c'est bien mon couteau que je vous mets au cul.

2° Je veux, jusqu'à la mort, le faire aboutir / Toujours aimer, ne plus souffler, toujours mourir.

3° Mais d'un corps tout de glace, glorieux instrument / J'ai brûlé sa face jusqu'au délabrement.

4° Elle dort dans le soleil, Ô rage, Ô désespoir / Percée de plus de trous qu'une simple passoire.

5° Que toujours dans la mer, le sang noyant les mots / Trempant ses moustaches, lui donne le repos.

6° Précipice élevé d'où tombe mon honneur/ Ancienne dignité, fatale à ma douleur.

7° Vous les croyez toujours abattu sans effort / Et j'aurais seulement le regret de la mort.

8° J'attaque en téméraire, un bras toujours vengeur / Mais j'aurais trop de force ayant trop de cœur.

9° La lame de l'effroi, lacère et laisse froid.

10° L'ultime victime finit la dizaine / Tuée par une curiosité malsaine.

Je comprends vite qu'il s'agit des alexandrins du « poète du bord des mers ».

J'essaye de rassembler mes souvenirs mais cette migraine ne me lâche pas.

Hier, le rendez-vous, l'Ermitage, la crique, le sentier la plage, le témoin, la nuit, une chanson, le journaliste, un cri, mon absence, les maux de tête, la chute.

Une douche réparatrice devrait me permettre de retrouver la clarté de mon esprit. La perruque et la moustache postiche posées négligemment sur la tablette de la salle de bain me rappellent que je n'ai pas terminé de réparer l'horloge de Rose, une amie de maman qui faisait le tapin sur les trottoirs du petit Chicago.

Les heures de la journée défilent, je prends mon café à la terrasse du bar de l'Aygade et, comme à chaque fin de matinée, consulte le journal régional.

À la une, un titre cynique : « Et de dix ! » L'article évoque le corps d'un homme nu retrouvé sur la plage de l'Ermitage, ayant subi de telles mutilations qu'il est méconnaissable. La police scientifique serait cependant sur le point de découvrir l'identité de la victime. Un alexandrin, gravé à l'intérieur de sa main gauche, signe cet horrible assassinat. Le poète des bords de mer a frappé une nouvelle fois.

Je rentre à la maison. Je dois lubrifier les engrenages de la pendule.

Plus tard, j'enlève péniblement la graisse qui reste collée sous mes ongles. Je frotte et frotte encore, mes mains doivent devenir blanches, d'une blancheur

innocente qui éclaire les visages des enfants pâles pleurant le décès de leur mère ou de leur père.

J'exige que chacun de mes doigts ait une hygiène irréprochable, puisque tout à l'heure ce sont eux qui pianoteront sur le clavier de l'ordinateur pour écrire et inventer une nouvelle forme de littérature.

J'aime les mains propres et les comptes ronds : par exemple, je préfère dix à neuf. J'essuie mes mains avec un chiffon récemment prélevé sur une chemise à fleurs.